

Chateaubriand Napoléon

Comment ne pas penser à Chateaubriand en revoyant le coin, si charmant de la Bretagne, où il a été élevé : le château de Combourg, où il a passé une grande partie de son enfance; Dou, où il a fait ses études; la jolie ville de Saint-Malo, où se trouve sa statue, devant la maison où il est né.... et là, tout près du rivage, la petite île du Grand Bé, où reposent les restes de l'illustre écrivain!

Pourquoi ce tombeau sur ce rocher, au milieu des flots? Est-ce bien pour donner une leçon posthume à Napoléon qui a tenu une si grande place dans sa vie, avec lequel il traite souvent de pair, dans ses écrits? Chateaubriand a-t-il voulu montrer que l'Empereur a eu tort de demander à être enseveli sur les bords de la Seine, et qu'il aurait dû exiger, comme lui, que ses restes reposassent à jamais sur un rocher, sur le rocher de Sainte-Hélène?

Il ne l'a pas écrit formellement; mais lorsqu'il s'occupe des résolutions de Napoléon, après sa deuxième abdication, Chateaubriand s'écrie: "L'Empereur s'était trompé dans l'intérêt de sa mémoire lorsqu'il avait désiré rester en Europe.... Aigle, on lui donna un rocher à la pointe duquel il est demeuré au soleil jusqu'à sa mort, et d'où il était vu de toute la terre...." Ailleurs, il écrit: "Napoléon était de mon âge. Partis tous deux du sein de l'armée, il avait gagné cent batailles que je languissais encore dans l'ombre de ses émigrations qui furent le prélude de sa fortune. Eût-il été de lui, j'aurais été jamais le rejoindre...."

"J'étais fils de la mer comme lui. Ma nativité était de rocher comme la sienne.... Je me flatte d'avoir mieux connu Napoléon que ceux qui l'ont vu plus souvent et approché de plus près...."

De fait, l'opinion de Chateaubriand sur Napoléon présente un attrait tout particulier. Sans avoir été mêlé longtemps à celle de l'Empereur, sa vie en a dépendu. Il a été touché, parfois directement, par les événements de cette prodigieuse carrière, et il a écrit ses impressions au hasard, dans ses œuvres et surtout dans ses "Mémoires d'Outre-Tombe."

Il était utile, intéressant de réunir ces impressions, de les souder, "sans autre artifice que le classement chronologique," d'en faire un tout saisissant, instructif. M. Maurice Dreyfous a rendu ce service dans son excellent livre: "Napoléon raconté par Chateaubriand."

L'exécution du duc d'Enghien joue, et devait nécessairement jouer un rôle important dans les appréciations de Chateaubriand sur Napoléon, car elle a décidé de sa vie.

Déjà mis très en vue par le "Génie du Christianisme," il était fait présenter au Premier Consul, avait été admis dans le corps diplomatique et nommé secrétaire du cardinal Fesch, ambassadeur à Rome. Il venait d'être relevé de cette fonction et appelé au poste de ministre de la France dans le Vaisai, lorsqu'en traversant Paris il se présenta à Bonaparte, aux Tuileries, le 19 mars 1804.

Le Premier Consul ne lui adressa pas la parole. En sortant de cette réception, Chateaubriand dit à ses amis: "Il faut qu'il y ait quelque chose d'étrange que nous ne connaissions pas, car Bonaparte ne peut être changé à ce point, à moins d'être malade."

Deux jours après, le 21 mars, il traversa le jardin des Tuileries et se cacha près du pavillon de Marsan, à la grille qui s'ouvre aujourd'hui sur la rue de Bienvill, lorsqu'il entendit un homme et une femme qui orlaient une nouvelle effluvia: "Jugement de la commission militaire spéciale, convoquée à Vincennes, qui condamne à la peine de mort le nommé Louis-Antoine de Bourbon, né le 2 août 1772, à Chantilly."

Il resta chez lui et envoya immédiatement sa démission au ministre des affaires étrangères. D'autres présentations eurent lieu, mais, que Chateaubriand s'occupât de conseiller: "Louis XVIII révoqua la loi d'Espagne l'ordonne de la Toison d'Or, dont Bonaparte venait d'être décoré. Le roi de Sardaigne, détrôné, Gaspare Adolpho, reprit le cordon de l'Altière sur le Roi de Prusse, en lui déclarant qu'il ne pouvait pas reconnaître la légitimité d'armes de l'ancien duc d'Enghien."

intéressante, consciencieuse, approfondie de M. Henri Welschinger:

Le commencement de l'année 1804 avait été signalé par des menaces de complots, inquiétantes, contre le Premier Consul. On parlait de l'arrivée prochaine à Paris d'un Bourbon. La police surveillait tout particulièrement le duc d'Enghien, qui résidait près du Rhin, dans le duché de Bade, à Ettenheim. Elle fut avisée de la présence du général Dumouris auprès du Prince — c'était un faux rapport dû aux insinuations allemandes: le général de M. de Thomery, dont certains agents avaient travestis le nom en Dumouriez. Le 9 mars, on arrêta Cadoudal à Paris, et l'un de ses complices confirma le bruit de l'arrivée d'un prince.

Les trois Consuls se réunirent en conseil; sur la proposition de Talleyrand, ils décidèrent l'envoi du duc d'Enghien. Le général de Caulaincourt en fut chargé.

Des amis prévirent le Prince; mais il refusa fièrement de s'enfuir. Il est enlevé le 15 mars, vers cinq heures du matin, et conduit à Strasbourg. Sa femme, la princesse de Rohan-Rochefort, essaya de le rejoindre; elle est repoussée.... Son chien, Mohlow, est plus heureux: il le suit pas à pas.

Lès son arrivée à Paris, au ministère des affaires étrangères — alors rue du Bac — le duc d'Enghien est dirigé sur Vincennes.... La fosse est déjà prête; elle a été creusée, le 20 mars, à trois heures de l'après-midi, dans les fossés au pied de la tour du Diable, par les ouvriers Godart et Bonnet.... La commission militaire chargée de juger le Prince est présidée par le général Hulín; elle comprend cinq colonels de la garnison de Paris. Elle opère sans pièces justificatives, sans défense, sans témoins. La condamnation est prononcée, malgré les protestations du Prince, sur la lecture de l'arrêt des Consuls, qui le déclare prévenu d'avoir porté les armes contre la république, d'être à la solde de l'Angleterre et de comploter avec elle contre la sûreté de la république.

Avant d'être conduit à la prison, le Prince est interrogé par le général Hulín; elle comprend cinq colonels de la garnison de Paris. Elle opère sans pièces justificatives, sans défense, sans témoins. La condamnation est prononcée, malgré les protestations du Prince, sur la lecture de l'arrêt des Consuls, qui le déclare prévenu d'avoir porté les armes contre la république, d'être à la solde de l'Angleterre et de comploter avec elle contre la sûreté de la république.

Le duc d'Enghien est emmené dans les fossés. A la lueur d'une lanterne, il voit des soldats et il comprend, il s'agenouille et prie. Puis il tombe sous les balles du peloton d'exécution en s'écriant: "Qu'il est affreux de périr ainsi de la main des Français!"

Lorsque les gendarmes ont recouvert son corps de terre, accourt le pauvre chien Mohlow, qui cherche son maître et hurle dans les fossés. On le chasse à coups de crosse.

C'est atroce. M. Henri Welschinger a bien raison de dire que c'est un assassinat.

Le sort de Chateaubriand a dépendu de cette abominable affaire. Sans elle — il le dit lui-même — "il serait entré de plein saut dans la carrière politique. Il serait devenu riche et puissant; mais sa vie, rangée parmi celles qu'on appelle heureuses, eût été privée de ce qui en a fait le caractère et l'honneur: la pauvreté, le combat, l'indépendance.... Sa carrière littéraire eût été terminée...."

Il a tenu, naturellement, à déceler les ténèbres de ce lamentable événement, et à faire consciencieusement, impartialement, étroitement la part de chacun: "M. de Caulaincourt, affirmait-il, n'est coupable que d'avoir exécuté l'ordre de l'arrestation.... "Le duc de Rovigo (Savary) s'est trouvé chargé de l'exécution; il avait probablement un ordre secret: le général Hulín l'ignorait. Quel homme eût osé prendre sur lui de faire exécuter de suite une sentence à mort sur le duc d'Enghien, s'il n'eût agi d'après un mandat impératif?"

"La commission militaire a jugé le duc d'Enghien, mais avec douleur et repentir. "M. de Talleyrand, prêtre et gentilhomme, inspira et prépara le meurtre, en inspirant Bonaparte avec insistance. Il organisa le retour de la légitimité. "Bonaparte a voulu la mort du duc d'Enghien.... Le jugement de Vincennes fut une affaire de son tempérament violent, un acte de froide colère alimenté par les rapports de son ministre."

rea contre Napoléon, ses jalousies bizarres, Chateaubriand admire sincèrement l'Empereur.

Il dit bien: "Les prospérités de Bonaparte, loin de me soumettre, m'avaient révolté; j'avais pris une énergie nouvelle dans mes sentiments et dans les tempêtes.... Si Napoléon en avait fini avec les rois, il n'en avait pas fini avec moi...."

Mais ailleurs, après avoir toutefois apprécié très sévèrement le retour de l'île d'Elbe, qu'il traite de conception fantastique, exécutée avec un égolisme féroce, un manque effrayant de reconnaissance et de générosité envers la France, il ajoute: "Tout cela est vrai, selon la raison; pratique, pour un homme à entrailles plutôt qu'à cervelle; mais pour les êtres de la nature de Napoléon, une raison d'autre sorte existe. Ces créatures à haut renom ont une allure à part, les comètes décrivent des courbes qui échappent au calcul.... s'il se trouve un globe sur leur passage, elles le brisent et restent dans les abîmes du ciel; leurs lois ne sont connues que de Dieu.... Ce n'est pas tout de naitre pour un grand homme, il faut mourir. L'île d'Elbe était-elle une fin pour Napoléon?....."

Dans son jugement définitif sur Bonaparte, après avoir montré "la partie défectueuse de l'idole," son imperfection en politique, sa trop grande habileté à fausser l'opinion publique par des documents officiels inexacts, corrompus, après avoir fait la part du héros et de l'acteur, a cherché à amoindrir ses paroles, ses écrits, son amour de la liberté. Chateaubriand constate que Bonaparte est grand néanmoins, pour avoir rétabli l'ordre.

"Il est grand surtout pour être né de lui seul, pour avoir, sans autre autorité que celle de son génie, se faire obéir par trente-six millions de sujets, à l'époque où aucune illusion n'environne les trônes; il est grand pour avoir battu les rois ses opposants, pour avoir défait toutes les armées, pour avoir appris son nom aux peuples sauvages comme aux peuples civilisés, pour avoir surpassé tous les vainqueurs qui le précédèrent, pour avoir rempli dix années de tels prodiges qu'on a peine aujourd'hui à le concevoir...."

"Commandée par lui, les Français jetèrent l'Europe à bas à leurs pieds, que l'air de l'Étoile peut s'élever sans paraître un péril tropheé."

Enfin, voici comment Chateaubriand parle de la mort de l'Empereur: "Le 5 mai, à six heures moins onze minutes du soir, un milieu du vent, de la pluie et du fracas des flots. Bonaparte rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui anima jamais l'argile humaine...."

N'est-ce pas là de l'admiration, une admiration profonde? Lord Byron, tout en détestant lui aussi Napoléon, l'a sincèrement admiré, comme Chateaubriand. Quant aux hommes de guerre de tous les pays, de toutes les armées, ils ont eu immédiatement et conservent toujours un culte pour "le maître par excellence" de l'art de la guerre; pour le grand Empereur, dont les restes reposent — non pas au milieu des flots, au soleil, sur un rocher, comme l'aurait voulu Chateaubriand — mais "sous le dôme des Invalides, dans un sarcophage de granit rouge, entouré, en guise d'épitaphe, d'un cycle de batailles formidables et remplissant de respect et d'admiration le cœur de tout soldat."

Général ZUELINDEN.

TRAVERSEE DE LA MANCHE

Ces jours derniers une jeune et belle Australienne s'entraînait pour battre le célèbre record de Webb; la traversée de la Manche en 21 heures. On a maintes fois, et tout récemment encore, tenté de renouveler cet exploit, mais en vain. Voici du reste une liste assez complète des plus fameuses performances en pareille matière:

- 24 et 25 avril 1875. — Le capitaine Webb part de l'Admiralty Pier (Douvres) et touche le sable de Calais au bout de 21 h. 45. C'est, à l'heure actuelle, le seul nageur ayant réussi la traversée.
- 17 juillet 1878. — Miss Beckwith nage 20 milles dans la Tamise en 6 h. 25.
- 2 septembre 1884. — Horace Daveport va de Portsmouth à l'île de Wight en 5 h. 25.
- Août 1897. — James Bissland nage de Perth à Newburg en 4 h. 10.
- 25 juillet 1899. — Holbein va de Blackwall à Gravesend et retour, soit 43 milles, en 12 h. 17 m. 42 s.
- 24 juillet 1900. — F. Holme, essayant la traversée de la Manche, couvre 14 milles en 4 h. 45.
- 5 septembre 1900. — Mme Isaacson fait le même essai et parcourt 20 milles en 10 heures.

29 juin 1900. — Holbein va de Blackwall à Gravesend en 4 h. 43, battant le record du capitaine Webb de 9 minutes.

23 et 25 avril 1901. — Holbein va de 5 milles de la côte anglaise à 5 milles de la côte française en 12 h. 45.

27 et 28 août 1902. — Dans une nouvelle tentative Holbein arrive à un demi-mille du cap Gris-Nez après 23 h. 21 m. de lutte.

31 juillet 1904. — J. A. Weidmann nage de Douvres à Ramsgate en 6 heures.

7 septembre 1904. — Burgess, parti de Douvres, arrive à 8 milles des côtes françaises en 8 h. 22.

21 juillet 1905. — Miss Kellermann bat le record de Weidmann (Douvres à Ramsgate), en 4 h. 20.

LE BERGER.

Ils étaient réunis, ce soir-là, pour fêter la première médaille de Jacques. Tous étaient joyeux, par une solidarité générale, la récompense de l'un rejaillissant sur tous.

Au milieu des rires et du bruit du champagne, Paul Stoffin exclama: "Tiens, papa Briant qui dort! Une barbe blanche se redresse, deux petits yeux diligents se mirent à vagabonder dans leur orbite enfouie."

— Je dormais! ah! bien oui! tu vois mal Stoffin, je faisais mieux: je rêvais!

— Oh! papa Briant qui rêve tout éveillé! très chiel qu'il le raconte ce fameux rêve, le "patron"!... allons, maître, racontez!

Le vieux peintre sourit: "Si ça vous amuse, mes enfants!..."

Après avoir toussé, et s'être assoupi: "Imaginez un pays de montagnes, des montagnes hautes et abruptes, où l'eau cascade à chaque pas, cristalline et chantante, enroulée dans la lourde masse des rochers sombres.... Et bien, dans ce pays, mes amis, il y avait un berger, pauvre petit être, passant sa vie à garder des montons et à recevoir des coups de ses maîtres. Malheureux! il n'avait que sa chèvre, et sa chèvre, sa jeunesse, son envie de vivre, lui empêchaient de trouver trop rude sa misérable existence."

Or, un jour, couché sur sa rocher, le bras inertes, le regard vague, comme toujours il gardait ses brebis. Il ne pensait à rien, à quoi eût-il pensé, le pauvre petit diable!

Et voilà que tout à coup, près de lui, un "monieur" était venu, s'était assis, avait installé un tas d'instruments absolument étrangers au gamin: de la couleur avait éclaboussé une page blanche....

Droit, derrière le "monieur," le berger regardait, aro bouté sur son bâton.

Après une heure de travail, le peintre s'était tourné vers le gamin: "—Reconnais-tu cela?"

— Oh! que oui! que c'est la "Roche-du-Loup"!....

Les yeux grands ouverts, il contemplant, abasourdi, alourdi, rendu stupide par cette chose nouvelle qu'il voyait.

Le peintre revint. Toujours le berger le suivait, stoïquement assis sur son bâton. Ah! les brebis pouvaient vagabonder tout à leur aise!

Un besoin étrange et inconscient, insensiblement agité, cette âme fruste dans laquelle une vague lueur apparaissait. Les yeux biens commençaient à scruter le ciel et le montagne.

Mais l'artiste partit, et le berger se trouva bien seul.

Or, un soir, comme le soleil se couchait dans un horizon de sang, le petit, roulé dans l'herbe, leva la tête du côté du couchant....

Une sensation étrange le troubla. Il se mit à pleurer de grosses larmes chaudes, pleines d'émotion.... C'en était fait! une âme d'artiste s'était révélée sous la rude écorce.

Jalousement alors, il cherchait les fleurs, entre deux pierres, les bravaient pour en recueillir la couleur, et, naïf, essayait de peindre ce qu'il voyait.

Ainsi les coups tombaient journellement sur ses épaules, parce que journellement il y avait des brebis égarées.

La dernière fête du 15 août.

Paris, 15 août. Le 15 août 1869, on célébrait le centenaire de la naissance de Napoléon Ier.

L'Empereur voulait qu'à cette occasion l'on donnât plus d'éclat à la fête nationale et, pour en mieux marquer l'exceptionnelle solennité, il accorda une amnistie pleine et entière à tous ceux qui avaient été condamnés pour crimes et délits politiques, délits et contraventions en matière de presse, de réunions publiques, de coalitions, de douanes, de contributions indirectes, de forêts, de pêche, de chasse, de voirie, de police de roulage, etc., etc.

Les déserteurs et les insoumis bénéficiaient aussi de cette large mesure de pardon et d'oubli.

Les journaux d'opposition se montraient sobres d'éloges. Le "Réveil" de Delescluzes considérait l'amnistie comme le remède tardif d'un souverain qui sentait l'impopularité. "C'est, écrivait-il, l'amnistie des Cent-Jours."

Dans une réunion publique à Ménilmontant, un orateur socialiste — l'appelaient Henry et devint colonel de fédérés — écrivait: "Si Napoléon III compte créer un précédent en sa faveur, il se trompe, le peuple ne le graciera pas."

Parmi les favorisés, il en était qui discutaient juridiquement l'amnistie, contestant à l'Empire le droit de la leur appliquer.

Ils invoquaient, à l'appui de leur prétention, une consultation du procureur général Dupin, dont voici le texte: "L'amnistie prévient la condamnation, la grâce fait remise de la peine. L'amnistie arrête le juge la grâce n'arrête que le bureau, le géolier et le percepteur."

— Soit, répondit M. Rouher, à qui l'un des intéressés soumettait cet étrange sophisme, si vous y tenez, l'Empereur se contentera de vous gracier.

L'amnistie n'insista pas. La fête nationale de 1869 ne se distinguait pas, cependant, de toutes celles qui l'avaient précédée. Il y eut, conformément à la tradition, deux feux d'artifice, et tous les théâtres de Paris, qui étaient encore ouverts, donnèrent des représentations gratuites.

On dansa, on se grissa, on se battit, il y eut des accidents, et l'on conduisit dans les "viols" des différentes mairies quelques centaines de citoyens que l'on relâcha le soir même ou le lendemain. Les accidents étaient prévus et les arrestations aussi: le préfet de police avait multiplié les postes de secours et les commissaires de police avaient reçu l'ordre de demeurer en permanence dans leurs bureaux respectifs.

Les cantates officielles étaient, selon l'usage, banales, même ridicules, et insuffisamment poétiques. J'ai retrouvé, dans un vieux journal de l'époque, un couplet d'Alexandre Plan qui vaut, assurément, qu'on le reproduise: En mil sept cent soixante-neuf, en Corse Dans à Jacio, naquit Napoléon. Sa mère, femme à la robuste écorce, Etait de taille à porter ce lion. "Sur un tapis" où les héros d'Éole Luttaient d'audace et de vertu, Le petit, le 15 août, devint mère. Peuple français, dis-moi, t'en souviens-tu?

Dans un tout autre sentiment, la "Gazette de France" publia de son côté une cantate composée par Arthur de Boissieu. S'adressant à Napoléon Ier et faisant allusion aux réformes libérales, qu'écrivait en ce moment le Sénat, Arthur de Boissieu écrivait: Vois, des baladins, en place publique Font leur boniment Au bruit du canon, suave musique Qui te plaisait tant. Pendant que l'on boit et que l'on festine En ce jour d'éte, Les pérorateurs peinent, en général De la liberté. La montagne accouche et la souris Attendons demain. Je crains les présents du prince Arce A la longue main.

On nomma et l'on promut dans la Légion d'honneur un nombre important d'hommes éminents dont les noms ne se sont pas fixés dans ma mémoire, et sans doute pour rehausser la promotion civile, on décora Henry Meilhac et l'on accorda la rosette à Victorien Sardou et à Gondinet.

Cette année-là, le Prince impérial, qui était au camp de Châlons passa pour la première fois la revue des troupes. Les soldats l'acclamèrent.

L'année suivante, le 15 août, on n'entendait pas le canon des Invalides. Le canon allemand étouffait sa voix. Il y avait foule sur les boulevards, mais cette foule ne songeait pas à se réjouir, car on connaissait nos premiers revers.

Plus de cantates! On ne chantait même plus la "Marseillaise" et le "Rhin allemand"; aucune effervescence. On était calme, recueilli. On ne pensait pas à rechercher, pour les accuser, les auteurs de la guerre, et l'on sentait que les responsabilités ne devaient pas peser exclusivement sur les serviteurs de l'Empire.

Un tragique événement permit de constater qu'à ce moment le peuple de Paris n'avait pas encore l'esprit tourné vers la Révolution.

Le 14 août, à trois heures de l'après-midi, une bande composée d'une centaine d'hommes en blouse envahit la caserne des pompiers de la Villette, qui était gardée par quatorze hommes et un lieutenant.

Les émeutiers voulaient des fusils; ils criaient: "Vive la république!" et engageaient les pompiers à se joindre à eux pour marcher sur les Tuileries, et comme on les repoussait, ils tirèrent de dessous leurs blouses des revolvers et ouvrirent le feu.

Le factionnaire fut tué raide, le caporal tomba percé d'un coup de couteau, un agent atteint d'une balle fut achevé à coups de trique.

Enfin une petite fille fut littéralement fusillée dans les bras de sa mère: L'enfant avait reçu deux balles (dans la tête).

La foule des artisans, des ouvriers, mit en fuite les assassins, les poursuivit, en saisit une dizaine qu'elle mit en lambeaux.

A ce moment, on cria: "Place! place!" c'étaient des pompiers qui transportaient sur un brancard l'agent massacré.

La foule se fut, et toutes les tentes se découvrirent devant le cadavre de ce malheureux. Les meurtriers arrêtés furent déferés à la justice militaire, qui condamna trois d'entre eux à la peine de mort.

On n'eut pas le temps de les exécuter. Après le 4 septembre on les remit en liberté. Cette année-là, on ne voit figurer dans la liste, d'ailleurs très courte, des décorés qu'un seul nom connu, celui d'un ingénieur, qui méritait à tous égards la distinction dont il fut l'objet: M. de Saules de Freycinet.

REPUBLIQUE DE FEMMES

Il a existé, paraît-il, en Bohême, une République de femmes, M. G. de Dubor en raconte l'histoire dans la "Revue Bleue." Elle dura sept ans. A la mort du Crouce, sa fille Libusea, ayant été désignée pour lui succéder, eut devoir s'entourer d'une garde féminine que commandait sa jeune amie Wlasta. Obligée par son peuple de se marier, elle avait choisi pour époux un propriétaire de troupeaux, nommé Prémysle, qu'elle laissa veuf en 1735. La première pensée de ce veuf fut de se débarrasser de la jeune femme. Mais Wlasta, qui en fut instruite, se retira avec ses compagnes sur le mont Widowil, près de Prague, et s'y empara d'un château dont elle égorgea tous les habitants. Ce premier acte de vigueur lui attirait des recrues de tous les environs. Wlasta avait créé, après des succès, un vaste camp de manoeuvres où s'exagèrent ses ambitions: ses guerrières, pendant sept ans, décimèrent les mâles de la contrée par d'effroyables et perfides carnages. Ayant réfléchi qu'il faut tout de même des hommes pour perpétuer la race, elles éditèrent qu'on coopérerait à tout enfant mâle le poise de la main droite et qu'on lui arracherait l'œil droit pour le mettre hors d'état de manier le sabre ou l'arc; elles décidèrent en même temps qu'on brûlerait le sein droit à toutes les filles pour leur faciliter, au contraire, le maniement des armes. Ces lois valurent à la République féminine un nouveau succès de force. Cependant Prémysle, qui avait décidé d'assez d'un pareil voisinage, se résolut à dresser contre Wlasta et de ces guerrières dont elle avait fait contre les hommes un si cruel abus. Wlasta vit son armée détruite et périt elle-même en voulant le venger.

Un neveu de Lamar-tine

M. l'abbé de Ligonnes, supérieur du grand séminaire de Mende, dont le nom figure en tête, avons-nous dit, de la liste des futurs évêques français pontife Pie X, est le neveu de Lamar-tine.

Un de ses anciens camarades de Vaugrand racontait à ce propos, ce souvenir d'école: un jour, en récréation, on vient chercher la jeune de Ligonnes. "Votre oncle,

lui dit à haute voix le surveillant, vous demande un parole." Parole imprudente! Aucune distribution de paquets ne put empêcher l'anantissement des élèves de la division d'envahir, à la suite de leur condisciple, le salon où attendait le poète, dont ils voulaient absolument contempler les traits.

L'abbé de Ligonnes se trouvait récemment à Paris. "L'ancien camarade" de qui nous tenons l'anecdote lui a rappelé cette histoire, qu'il n'avait d'ailleurs pas oubliée. Cet ancien camarade, qui occupe aujourd'hui de hautes fonctions dans le clergé de Paris, avait d'ailleurs payé personnellement d'une heure d'arrêt la joie d'approcher, en dépit de la règle, M. de Lamar-tine.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Un yacht qui n'a pas de chances

Mobile, Ala., 26 août. — On a reçu la nuit dernière à Mobile la nouvelle que le magnifique yacht "Marguedora", appartenant à M. T. P. Shonts, président de la commission du Canal Isthmique, était arrivé dans le port de Carabelle, Floride et avait été brisé jusqu'à la ligne de flottaison. On prétend que le feu a été causé par une explosion qui s'est produite dans la chambre des machines. Le yacht n'était pas assuré.

Depuis que le "Marguedora" a quitté Mobile pour se rendre à Greenwich il semble avoir constamment joué de malheur. A Mobile peu avant le départ du yacht, son capitaine s'est pris de querelle avec le propriétaire d'un autre yacht et l'affaire s'est terminée devant les tribunaux.

En quittant la Mobile, le Marguedora fut frappé par un ouragan et l'on craignait pendant quelques jours pour la sécurité du petit bâtiment.

On apprit finalement qu'il avait fait escale pour réparer ses avaries dans un port de la côte de Floride.

Quelques jours plus tard le yacht fit escale à Carabelle où tout son équipage, à l'exception du capitaine, déserta.

Ces jours derniers le secrétaire privé du président Shonts est venu à Mobile dans le but de recruter un nouvel équipage.

N'y parvenant pas, il avait décidé de faire remorquer le yacht par un vapeur.

L'incendie d'hier est venu mettre fin à l'odyssée du "Marguedora".

Le boycott des marchandises américaines en Chine

Seattle, Washington, 26 août. — Un des grands moulins de Seattle vient de recevoir une dépêche de son agent à Hong Kong annonçant que le boycott établi par les négociants chinois contre les marchandises américaines paralyse entièrement le commerce des farines entre les ports de la côte du Pacifique et la Chine.

Aucune vente n'a été faite depuis le 15 juillet et tous les ordres livrables en septembre sont annulés.

L'agent déclare en outre que les boulangers de Hong Kong et de Canton refusent absolument de se servir de farine américaine.

Le commerce avec les villes du détroit de Malacca et avec l'Indochine est aussi gravement menacé, la plus grande partie de la farine exportée dans ces pays étant contrôlée par des négociants chinois.

Mort de Madame Barry

New York, 26 août. — Mme William Redmond, une ancienne actrice qui a su son heure de célébrité, est morte hier à son domicile de Piermont, N. Y., d'une maladie de cœur. La défunte était mieux connue du public sous son nom de théâtre, Mme Thomas Barry.

Mme Redmond a joué pendant plusieurs années sur les principaux théâtres de Boston.

Elle était née en Angleterre et était venue aux Etats-Unis en 1854.

Mme Redmond remplissait le principal rôle au Globe Theater de Boston lorsque ce théâtre fut détruit par un incendie en 1873.

En soumission

Portland, Ore., 26 août. — Le grand jury fédéral qui fait une enquête sur les fraudes de terre de l'Orégon a prononcé la mise en accusation de Claude F. Thayer fils de l'ex-gouverneur Thayer de cet Etat, ainsi que de plusieurs autres opérateurs.